

François Salès

LE MONT CHAUVE

conte

LE MONT CHAUVE

I

A travers la fenêtre sale, la lune.

Sur la table :

Une tasse ébréchée,

Une poire tavelée,

Une enveloppe déchirée,

Quelques feuillets pliés

que je relis une dernière fois.

*

II

Mon cher,

il me faut te parler enfin d'un événement plutôt simple à décrire, mais assez compliqué à admettre.

Voilà : un soir la petite ville était là, sur la butte ainsi que depuis les temps les plus reculés, et le lendemain matin elle n'y était plus.

Non pas qu'elle eut été détruite, ou déplacée pierre à pierre dans la nuit, non, cela est plus simple : elle s'était rendue invisible.

Et depuis, elle l'est restée.

Six décennies ont passé, mais la stupéfaction que nous éprouvâmes ce matin-là, lorsque le brouillard se dissipant du promontoire découvrit son ridicule crane chauve, reste gravée en nous comme la sensation la plus blanche qu'il nous fut contraint de vivre.

Je dis « blanche » comme je dirais n'importe quoi d'autre.

C'était un événement sidérant, voilà, et il l'était d'autant plus qu'il nous avait été annoncé.

Aucune des très rares personnes avec qui j'eus l'occasion de parler de cette disparition taboue n'est capable de définir si le sentiment intérieur qu'elle éprouva alors penchait vers l'exaltation ou la consternation.

Il ne fait en revanche aucun doute que l'« éclipse », comme on nommerait la chose si on la nommait, est le fondement de tout ce qui se développa depuis dans notre grande vallée, et que l'on nomme pompeusement chez nous « la Renaissance ».

Quant à moi cela fait soixante ans que je règle ma vie pour prouver que j'ai eu raison de rester contre ceux qui ont choisi de disparaître.

*

Une disparition est en soi un phénomène troublant. La disparition de toute une ville ajoute le spectaculaire à ce trouble. Mais la disparition de cette ville décupla ces sentiments par sa topographie particulière.

Une ville posée sur un promontoire n'est pas perçue ordinairement.

C'est une démonstration de ville.

Sa disparition fut une démonstration de disparition.

La moitié de ceux qui virent ce matin-là le brouillard se lever sur le promontoire nu affirmèrent que la ville était partie vers le haut, par envol, l'autre moitié rétorquant mollement que l'engloutissement au sein de la montagne était le plus vraisemblable. Cette conversation absurde dura peu, car tous savaient qu'il ne s'agissait pas de ça : la ville n'avait pas à proprement parlé disparu, elle s'était rendue invisible, ce qui n'est pas tout-à-fait la même chose.

Les conversations pseudo-techniques s'étaient donc vite terminées, et un silence atterré les avait remplacées.

Chacun regagna sa maison, et il nous fallut vivre avec cette insulte.

Depuis soixante ans personne n'a voulu rompre ce silence.

Il est trop tard maintenant, et ce n'est sûrement pas ce que je suis en train d'écrire qui pourra y changer quelque chose. Des récits comme le mien il y en a dans chaque famille, j'en suis persuadé.

Le seul événement qui délierait les langues serait la réapparition de la ville. Je sais que certains y croient. Cela se lit dans leurs yeux. Moi pas.

Encore vingt ans et le dernier habitant de la vallée ayant le souvenir d'une ville au sommet du promontoire se sera éteint. Alors tout cela deviendra une légende. A ce moment-là seulement la réapparition serait magnifique, débarrassée de tous ressentiments.

Mais je n'y crois pas.

Moi aussi j'ai été adolescent. Moi aussi j'ai eu la fascination de la disparition.

Je ne l'ai pas fait. Si je l'avais fait je ne reviendrais pas !

*

Les sentiments des habitants de la vallée à l'égard de ceux du promontoire sont complexes et assez hétéroclites, mais ils restent majoritairement négatifs, si l'on s'en tient aux comptes rendus des nombreux débats qui précédèrent la disparition.

Sans doute ces débats ne prouvent rien avec certitude, car les ressentis changent parfois profondément devant ce qu'on appelle le « fait accompli », mais on ne peut se référer à rien d'autre, puisque plus personne dans la vallée ne dit rien là-dessus depuis.

De toute façon les relations entre ceux de la vallée et ceux du promontoire n'ont jamais pu passer par dessus les contraintes du paysage. Nous étions nombreux en bas, ils étaient peu au-dessus, et lorsque l'obscurité gagnait nos maisons, le soleil éclairait encore les leurs. Ils étaient hautains et sans besoin, nous étions les besogneux.

Bien que presque unanime, cette opinion me paraît au fond absurde et sans fondement. J'en veux pour preuve que lors des fameux débats qui précédèrent la disparition de leur ville, ceux du promontoire offrirent d'ouvrir leurs

portes à tous ceux de la vallée qui choisiraient la disparition. Cette proposition m'a toujours semblé un modèle de simplicité et d'élégance. Pour autant ceux de chez nous n'y virent qu'une preuve supplémentaire du je-m'en-foutisme de ceux d'en haut. Ou plus sûrement de leur mépris. Car on leur prêtait suffisamment d'intelligence pour deviner que personne ne monterait. Et en effet personne ne monta. Quelques uns de chez eux en revanche descendirent discrètement dans la vallée la veille de l'évènement. Pour la vie qui leur fut réservée en bas ils eussent mieux fait de choisir la disparition.

Les débats avaient duré une semaine, ce qui parut ridiculement court à ceux d'en bas et horriblement long à ceux d'en haut.

Ce que nous voulions savoir, avec une obstination pathologique, c'est : qui avait lancé l'idée ? Certains interrogèrent sur les raisons, d'autres sur les modalités, mais réellement l'écrasante majorité voulait savoir cela : qui avait eu l'idée ? Aujourd'hui encore je ne peux m'expliquer la puérité de cette question.

Bien entendu ils ne répondirent à presque rien.

La constitution de la vallée exigeait une semaine de débats lors de toute modification de cadastre. Une disparition étant assimilable à une modification de cadastre, ils sacrifiaient donc à la semaine obligatoire de débat, avec cet étrange mélange de courtoisie et de mauvaise grâce qui les qualifiait.

On sait depuis que tout cela ne modifia en rien le cadastre, puisque depuis soixante ans il n'est venu à l'idée de personne ne serait-ce que de s'approcher du promontoire.

La seule chose qu'ils daignèrent dire fut :
« Nous sommes las de ces temps. Nous ne souhaitons plus y participer activement. »

*

Mais je t'ennuie avec tout cela, qui n'est ni bien clair, ni bien palpitant.

Je commence à soupçonner pourquoi jamais personne n'en a dit rien : c'est qu'au fond il n'y a rien à en dire.

En réalité je t'écris pour quelques raisons très précises que je m'en vais maintenant te dire le plus directement :

- Je t'écris parce que tu es loin d'ici.

- Je t'écris parce que je sais qu'un jour tu reviendras dans la vallée.

- Je t'écris parce que tu as aujourd'hui vingt ans, et que vingt ans est l'âge que j'avais le jour de la disparition.

- Je t'écris parce que personne d'autre que moi ne te parlera de ça, ni ta mère qui est née cinq ans après la disparition, ni ton père qui ne s'intéresse qu'à ce qui se touche et se revend.

- Je t'écris parce que tu es le seul qui puisse me croire.

- Je t'écris enfin parce que mon temps est venu, comme on dit.

J'ai dit plus haut que personne ne songeait à s'approcher du promontoire, ce n'est pas tout-à-fait exact.

Les vieilles personnes chez nous, lorsque leur temps est venu, peu avant l'aube prennent le chemin qui conduit vers ce qui jadis était l'entrée principale de la ville d'en haut.

Le sentier se perd dans les éboulis blanchâtres, et personne ne les revoit.

*

La nuit est bien avancée déjà.

Il me faut passer par la place centrale déposer cette lettre, puis j'irai rejoindre le petit chemin qui conduit au promontoire.

Je ne sais pas trop ce que l'on trouve là-haut, ni ce qu'ont pu devenir tous ces vieillards qui sont montés depuis soixante ans.

Peut-être est-ce un simple charnier à ciel ouvert. Cette idée n'est pas très plaisante, mais on ne peut l'exclure.

Mais au fond de moi je n'y crois pas trop, car on ne voit jamais aucun rapace, ni même aucun oiseau, survoler le promontoire.

Je t'embrasse.

*

III

La lune a disparu.

Je ferme les volets.

S'il a voulu dire qu'il devait grimper le promontoire en face de chez lui pour y mourir, alors à mon avis ce n'était pas la peine de faire tant d'histoires.

J'espère que lorsque mon tour viendra je saurai être plus simple.

*

Oullins, août 2015